

Antonio Drolet, *les Bibliothèques canadiennes, 1604-1960*.
Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1965, 234 p.

Léopold Leblanc

Volume 2, Number 2, June 1966

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1111004ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1111004ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Leblanc, L. (1966). Review of [Antonio Drolet, *les Bibliothèques canadiennes, 1604-1960*. Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1965, 234 p.] *Études françaises*, 2(2), 232–235. <https://doi.org/10.7202/1111004ar>

bliées de 1627 à 1638, de la 6^e à la 10^e édition (nos 9650 à 9654) ; en fait malgré le titre il s'agit là de recueils de lettres ; cela a même été reproché à Balzac par ses adversaires comme une supercherie. Signalons aussi que l'article de J. A. Worp (n° 9748) pourrait aussi bien figurer à la rubrique « correspondance » qu'à la rubrique « relations » puisqu'il contient plusieurs lettres inédites de Balzac tirées des archives hollandaises : un renvoi eût été là aussi bien commode. Deux fois il y a confusion de noms : la lettre inédite publiée par Tamezey de Larroque (n° 9714) est de Baluze et l'article sur « Saint-Réal, Vauvenargues et Balzac » (n° 9811) concerne Honoré de Balzac et non Guez. Au numéro 9807 deux erreurs se sont glissées : il faut lire « le *Prince* et son actualité pour le public du temps », et l'article se trouve dans la *RHLF* de 1949, non de 1948. Regrettons enfin que les titres des périodiques ne soient pas toujours donnés avec assez de précision, ce qui peut en rendre l'identification difficile dans les catalogues et fichiers des bibliothèques : au n° 9811, il faut lire en effet « Mémoires et documents publiés par la société savoisiennne d'histoire et d'archéologie » et aux nos 9707 et 9727, « Journal officiel de l'ins-truction publique ».

Faut-il dire que dans une entreprise aussi vaste de telles erreurs sont inévitables et qu'elles ne compromettent pas la valeur de l'ouvrage, son utilité et son caractère irremplaçable ? Seul un travail d'équipe qui aurait fait appel sur chaque point à des spécialistes serait peut-être parvenu à les éviter. Que M. Cionarescu ait affronté seul les risques de cette recherche bibliographique et qu'il ait atteint tant de précision — on mesurera les limites de nos critiques à propos de Guez de Balzac en rappelant que la section qui le concerne réunit près de 200 titres —, est une nouvelle raison de lui témoigner notre admiration et notre reconnaissance. Souhaitons la bienvenue à ce premier tome qui fait attendre impatiemment les suivants et comble si heureusement une lacune parmi les instruments de travail auxquels a quotidiennement recours quiconque travaille sur la littérature française du XVII^e siècle.

BERNARD BEUGNOT

ANTONIO DROLET, *les Bibliothèques canadiennes, 1604-1960*. Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1965, 234 p.

On attendait depuis longtemps une étude complète sur les bibliothèques canadiennes. L'ouvrage de Monsieur Drolet cons-

titue sur le sujet une synthèse très appréciable. Divisé en trois parties correspondant aux divisions politiques traditionnelles (1534-1760, 1760-1867, 1867-1960), il retrace l'avènement des nouveaux types de bibliothèques et fait, depuis leur fondation, l'histoire des bibliothèques importantes. Une bibliographie considérable, de très nombreuses références, plusieurs tableaux chronologiques ou comparatifs complètent l'information. L'auteur étudie parfois la répartition des collections selon la langue ou les disciplines. Il montre aussi l'attitude du clergé et de l'État québécois envers l'établissement et le contenu des bibliothèques : c'est peut-être l'apport le plus nouveau de cet ouvrage.

Sous le régime français, il n'y eut qu'une bibliothèque publique. Elle fut l'œuvre d'un Canadien, le curé Boucher. Mais il y avait une cinquantaine de collections privées, totalisant environ 20 000 volumes ; comme toutes les bibliothèques privées du monde, elles sont à la disposition des amis et connaissances. L'auteur analyse cette maigre matière sous plusieurs éclairages, indique le nombre de volumes contenus dans les 9 bibliothèques d'institutions religieuses et les 45 laïques, signale souvent la discipline prioritaire, donne parfois tous les titres, groupe les propriétaires selon leur profession. Il analyse ensuite la nature des collections. On apprend, sans étonnement, que « ce sont les ouvrages religieux qui se rencontrent en plus grand nombre » (p. 39). L'auteur consacre une bonne page aux œuvres littéraires et constate « que la littérature avait la faveur d'un peu tout le monde » (p. 49) mais sa notion même de littérature semble étriquée : il mentionne *le Roman pieux* d'un anonyme sous cette rubrique, alors que c'est sous d'autres rubriques exclusivement que l'on trouve Rousseau, Voltaire, Montesquieu, Descartes, Pascal, Malebranche, Montaigne. M. Drolet signale qu'une « étude méthodique du contenu ... pourrait faire le sujet d'un travail qui éclairerait sur la mentalité religieuse des anciens Canadiens » (p. 41) ; c'est affirmer que son ouvrage ne constitue qu'une première approche du rôle du livre en Nouvelle-France. Il aurait peut-être fallu subdiviser en trois ou quatre phases cette longue période de 150 ans, et montrer à quel moment se sont constituées les bibliothèques les plus importantes (il semblerait que ce fût durant les quarante dernières années) ; essayer aussi de préciser le nombre et l'importance des livres laissés au Canada, lorsque la France abandonna le pays.

C'est à la période qui va de la Conquête à 1867 que l'auteur a consacré la plus longue étude. C'est aussi la partie la plus intéressante de son livre. On voit alors « apparaître peu à peu tous les genres de bibliothèques » (p. 67). En cent pages, l'auteur étudie quinze genres généraux et treize spéciaux ; l'étude est nécessairement sommaire, mais les renseignements

constituent une information de base sur ce sujet. Les meilleures pages sont consacrées aux bibliothèques municipales de Québec et de Montréal, aux déménagements désastreux de la bibliothèque parlementaire, aux bibliothèques des Instituts canadiens, des institutions d'enseignement et des paroisses. Une constatation s'impose: la Conquête, puis l'influence du clergé, ont freiné le développement des bibliothèques. L'auteur étudie d'abord les difficultés du commerce du livre français. À cause des guerres, des *Navigation Acts* et des douanes, ce commerce fut presque impossible jusque vers 1850; à tel point que la première bibliothèque publique, celle de Québec, fondée en 1779, ne comptait en 1843 que 600 volumes français contre 4 000 anglais. Au chapitre des bibliothèques parlementaires, on relève quelques cas de l'injustice latente du régime. À deux reprises, en 1840 et 1865, on déménage vers des centres anglais la bibliothèque du Parlement de Québec, qui comprenait surtout des livres français, et servait de bibliothèque publique. Quant au clergé, ses suspicions, ses condamnations, ses ingérences contrecarrent souvent de louables initiatives. Son rigorisme moral semble avoir été néfaste aux bibliothèques; témoins, la lettre du Supérieur des Sulpiciens, en 1779: « Je suis intimement convaincu que dans tous les établissements de l'imprimerie et de bibliothèques publiques, quoiqu'ils aient en eux-mêmes quelque chose de bon, il y a toujours plus de mauvais que de bon, et qu'ils font plus de mal que de bien » (p. 91); la lettre du Premier ministre de la Province, en 1930: « Une bibliothèque publique n'est pas sans péril pour la génération actuelle et particulièrement pour la jeunesse » (p. 173); et, d'une manière générale, la mainmise sur les bibliothèques scolaires « pour former des bibliothèques indépendantes de celles des commissaires d'écoles, sur lesquelles les curés ne sont pas sûrs d'avoir toujours le contrôle » (p. 148) et l'opposition au projet d'Andrew Carnegie (p. 149). L'auteur termine ce chapitre par le tableau chronologique d'une centaine de bibliothèques fondées à travers le Canada, de 1764 à 1867.

Dans la troisième partie, M. Drolet étudie les bibliothèques publiques de chacune des dix provinces canadiennes, en s'attardant à celles des grandes villes. La comparaison de l'Ontario avec le Québec est nettement défavorable à celui-ci (budget: \$10 511 000 contre \$1 750 000; prêts: 33 188 000 contre 4 236 000). L'auteur étudie ensuite les bibliothèques gouvernementales, universitaires et scolaires. Un tableau fait ressortir l'indigence des institutions canadiennes-françaises. Plus que les autres cette partie justifie le titre de l'ouvrage; mais elle remet aussi en question son principe. Ne voulant négliger aucune partie du pays, l'auteur voit ses matériaux augmenter en même temps que

s'agrandit le pays; appelé à étudier ce qui se passe, de Halifax au Yukon, il doit finalement rester dans des généralités, et abandonner en cours de route des questions très intéressantes pour les Québécois. Tel qu'il se présente, ce livre constitue quand même une somme irremplaçable de renseignements précis sur les bibliothèques canadiennes.

LÉOPOLD LEBLANC

MARGRET ANDERSEN, *Claudiel et l'Allemagne*. « Cahier canadien Claudel 3 », Éditions de l'Université d'Ottawa, 1966, 349 p.

Ce livre est issu d'une thèse de doctorat présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Montréal en 1965. Les changements apportés au texte publié, par rapport au texte de la thèse, concernent d'abord la disposition des chapitres (11 à la place de 14). Le chapitre 12 de la thèse, qui étudie quelques parallèles entre l'œuvre claudélienne et les œuvres allemandes, en particulier l'accent nietzschéen de l'œuvre claudélienne, Claude et Stefan George, Claudel et Hölderlin, etc., au lieu d'être approfondi et élargi, a été supprimé. De même, les exemples de traductions de passages de l'œuvre dramatique claudélienne, plus nombreux encore dans la thèse, ont été malheureusement réduits à un seul. Les fautes d'impression, assez fréquentes dans le texte de la thèse, ont disparu (p. 243 *Der Mensch in der Dichtung*, répété dans la note *Der Mensch in der Dichtung*, subsiste).

M^{me} Andersen examine dans cette étude « la fortune du théâtre claudélien dans sa diffusion, sa réception et son interprétation en Allemagne et par les Allemands, ... la portée de l'influence du poète français sur la littérature de langue allemande » (p. 19). Elle se propose d'éclaircir le phénomène Claudel en Allemagne en rassemblant des « faits ». En effet, M^{me} Andersen s'est efforcée d'en recueillir et d'en découvrir un maximum pour illustrer les rapports de l'œuvre *dramatique* de Claudel avec l'Allemagne, depuis les premiers contacts, en 1905, avec le traducteur Franz Blei. Les claudélisants trouveront dans le volume de M^{me} Andersen, une foule de renseignements sur les traducteurs, les représentations, les mises en scène, les acteurs, les réactions du public allemand (tracées à l'aide de chroniques théâtrales où, pourtant, l'anecdotique occupe parfois trop de place). La critique allemande est présentée sous forme de « chronique, d'inventaire ... une suite de résumés, de comptes rendus et de recensions de pensées » (p.